

DE MONNOIR

assez bien pour trouver un lieu sûr où je puisse passer la nuit ; mais il n'y a pas à y penser, l'obscurité est complète... Il faut donc continuer !.....

Telles étaient les tristes réflexions qui agitaient mon esprit lorsque je crus distinguer, par intervalle, une petite lumière. Je sentis alors renaître en moi l'espérance et le courage. Plus j'avais, plus cette lumière me paraissait distincte ; jusqu'à ce qu'enfin je pus distinguer qu'elle venait d'une maison. Je résolus d'y passer la nuit.

Deux personnes habitaient cette maison ou plutôt cette misérable hutte. A mon arrivée, un homme sortit et cria d'une voix rauque :

- Qui va là ?
- Un voyageur.
- Bigre ! à cette heure. Es-tu seul ?
- Oui.
- Et qui t'a donc conduit ici ?
- Personne ; je me suis dirigé sur la lumière.

A cette réponse il me considéra avec attention, et jeta un regard étrange sur les deux pistolets qui étaient passés dans ma ceinture.

- Quel est ton nom ?
- Charles Beaulac.
- Charles Beaulac, répéta-t-il en marmottant entre les dents, ce n'est pas lui, c'est un voyageur égaré de sa route ; [haut, soit, tu peux entrer, je vais me charger de ton cheval.

Le ton sec, la figure repoussante, les cheveux longs, la barbe sale et en désordre, les habits en lambeaux de cet homme étaient loin de me rassurer sur son honnêteté ; mais il fallait faire bonne contenance. Sans manifester la moindre déliance, je lui livrai mon cheval et j'entraî.

L'intérieur de cette cabane présentait un curieux coup-d'œil : quelques sarments à demi consumés dans l'âtre de la cheminée répandaient une lumière indécise sur toute la pièce ; sur ses parois enfumées étaient accrochées des armes de toutes sortes, des fusils, de longues carabines, des pistolets, des épées, des haches, des poignards, et jusqu'à des carquois remplis de flèches ; dans la partie la plus retirée était abandonnée la peau d'un cerf tout récemment tué ; tout près gisait unamas de branches sèches couvrant à peine des os de toute dimension ; une planche, jetée sur deux billots, servait de chaises et de table. Auprès du feu était accroupie une vieille femme, ornement convenable à ce taudis ; elle était occupée à faire griller, ou mieux, à faire fumer un énorme morceau de venaison. Si la lumière du foyer n'eût fait briller ses yeux sautes, on aurait dit une statue enfumée. Elle ne m'adressa pas une seule parole ; à peine daigna-t-elle jeter un

regard pour voir qui entrait.

Elle retira enfin du feu cette viande devenue aussi noire que l'intérieur de la cheminée, et la rejeta sur le banc ; elle fit de même pour quelques patates enfouies sous la cendre.

— Si tu as faim, mange, me dit-elle d'un ton grognard.

Vous le dirai-je, mon estomac était content de recevoir ces mets rebutants, faute d'autres.

Aussitôt après, elle alluma une torche et me conduisit dans cette partie de la hutte que dans nos maisons nous nommons "mansardea."

— Nous n'avons point d'autre lit, me dit-elle en désignant un misérable grabat repoussé dans un coin ; et elle se retira aussitôt en ramenant une sorte de trappe. Cependant j'avais eu le temps de remarquer dans un autre angle un amas de paille.

Je me trouvai plongé dans l'obscurité la plus profonde ; j'avais peine à respirer, tant l'air était corrompu ; il ne pouvait en être autrement, car il n'y avait pas la plus petite ouverture par où l'air puisse circuler.

Il pouvait être minuit ; et malgré cette heure avancée, le sommeil fuyait toujours.

Je crus pendant quelque temps que mon lit trop dur ou était la cause ; mais c'était plutôt les fatigues excessives jointes aux récentes émotions qui occasionnaient cette insomnie. Sous cette impression, je me dirigeai en tatonnant, sans bruit, (une crainte indéterminée m'y portait,) vers le morceau de paille afin d'en ajouter à mon lit. J'en saisis autant que mes bras pouvaient en contenir, mais, hélas ! j'embrasse en même temps le corps d'un homme ; c'était un cadavre. Je retins à peine le cri de surprise qui allait s'échapper de ma bouche. Un frisson glacial rendit mes membres aussi froids que ce corps ; puis, succéda une abondante transpiration. Mon esprit est assailli par les pensées les plus effrayantes et les plus diverses. Je suis donc entre les mains de voleurs, pensais-je ; cocada-vre doit être une récente victime de leur méchanceté, et je suis arrivé trop tôt pour leur permettre de le faire disparaître. O mon Dieu ! que vais-je devenir ! Faut-il donc que ce jour soit le dernier de ma vie ? Ah ! que ne suis-je resté dans mon village ; au lieu de devenir la proie de misérables bandits, je serais en ce moment sous le toit protecteur de votre saint temple ; au lieu de me préparer à une mort prochaine, je me réjouirais avec les chrétiens de la naissance d'un Dieu. Malheureux que je suis, j'ai mérité ce châtimeut en préférant un faible héritage au service de mon Dieu !

[Au prochain numéro.]